

Exposé d'une méthode pour enseigner la langue française, dans les écoles dites réales, plus conformément aux circonstances de l'époque.

La manière de bien traiter une chose se règle particulièrement sur sa nature et les desseins auxquels elle doit servir. C'est principalement le dernier point de vue qui sera décisif. Aussi fut-il de nos jours, dans le domaine de l'instruction publique, le principe directeur; et on croyait l'avoir le plus convenable dans une bonne et parfaite culture de l'esprit, dans une âme formée d'après toutes les règles de l'art pédagogique. On a vu même les partisans de ce principe, en se faisant une guerre acharnée, poursuivre deux tendances contraires, l'une formelle et l'autre matérielle. Toutefois l'esprit du siècle, de plus en plus se tournant vers les parties pratiques, ne se sentit satisfait ni de l'une ni de l'autre, et embrassa vivement le nouvel ordre philosophique donné, qui fut „la volonté“ (Arthur Schopenhauer). Dès lors l'éducation devait avoir le but de former principalement cette faculté si importante de l'homme.

Toutes bonnes et louables que sont ces maximes — de véritables promotrices de l'esprit humain — on a pourtant senti qu'elles ne sont pas encore conformes aux conjonctures présentes, et que, peut-être encore trop théoriques, elles sont insuffisantes pour les besoins actuels. La raison est que la vie européenne a entièrement changé de face et de caractère: les nations sont sorties de leur état d'isolement, et ont commencé de vivre dans un commerce mille fois entrelacé; actions et réactions, coups et contre-coups se suivent si rapidement, se choquent si fortement, qu'il faut d'un esprit élevé dans d'autres principes que le sont les mentionnés, pour pouvoir se tenir ferme, pour gouverner bien dans cette mer orageuse, et pour la maîtriser par la force de son action et l'habileté de sa conduite.

Pour mettre en état les personnes jeunes de faire face intrépidement à toutes ces difficultés, il paraît que l'art d'agir puissamment sur les hommes avec qui nous entrons en commerce, est le principe d'éducation le plus convenable; il est du moins facile à voir qu'un grand nombre d'individus échouent plus tôt faute de cette art d'opérer avec adresse que — supposé les mêmes qualités morales — pour être dépourvus d'intelligence, de sentiment et de lumières, ces principaux éléments de toute culture de l'esprit, ou bien de force de la volonté, ce principe favori de nos jours.

C'est dans ces situations internationales que dans le cours des choses ordinaire, l'élève des écoles industrielles tombera plus tôt que celui du gymnase; et c'est par cette raison que notre principe d'éducation est plus applicable aux établissements de cette sorte qu'à ceux de l'autre. Examinons maintenant les moyens à employer et les préparatifs à faire pour parvenir à actualiser ce principe dans les institutions mentionnées.

Ce ne sera pas à dire, je crois, que la difficulté et la nouveauté du problème à résoudre exigera des dispositions pédagogiques auxquelles on n'a pas encore été accoutumé jusqu'ici; mais avec tout cela on croira bien que l'auteur de ce petit essai ne songe pas à expulser par elles

des écoles les autres principes et méthodes légitimes, ou, après cette expulsion faite, à vouloir en occuper la place par les seuls siens: au contraire, il sait assez bien que l'école n'est pas en état de faire tout ce qu'un caprice quelconque s'aviserait de demander, et que l'éducation privée doit se charger de beaucoup de choses qui passent les forces des institutions publiques, ou pour ne pas les laisser négligées, ou pour les cultiver plus à fond et pour d'autres buts. Mais de l'autre côté, il est entièrement convaincu que chaque manière d'agir qui est le résultat de points de vue plus universels, doit être du moins préparée par l'école au point qu'il se peut; et cela une fois reconnu comme axiome, on ne tardera pas à accorder qu'il faut commencer avec cette préparation si tôt que possible, tout art étant difficile, comme l'a dit Goethe.

Nous ne pouvons pas ici avoir l'intention d'expliquer l'application de notre principe dans toute son étendue, la laissant au domaine de l'éducation proprement dite: nous nous contenterons d'exposer son applicabilité à cette langue étrangère qui depuis presque deux siècles est le grand instrument de communication internationale, nous voulons dire la langue française. Dire en peu de mots, comment rendre capable un élève d'agir avantageusement par le discours sur tous les hommes qui parlent cet idiome, surtout sur les membres de cette nation même, c'est la tâche de ce petit traité.

Nous entrons, avec l'intention avouée, dans la dernière classe d'une école dite réelle, qui est la sixième. Six heures par semaine sont ici ordinairement accordées à l'instruction dans le français. Ce temps employé bien suffira. Certainement il faut, comme dans toutes les choses qu'on veut pousser à la perfection, déjà dans les commencements de l'institution, d'une méthode en tout point exacte et sévère; mais pour donner une telle instruction, il ne suffirait pas d'être du métier — un simple maître artiste même ne pourrait y réussir —: il est indispensable que l'instituteur demandé soit formé lui-même à l'école sévère de la vie internationale. Des personnes qui n'ont jamais vu les pays étrangers, ou seulement peu de semaines, des mois au plus, et cela sans abandonner leur manière de voir ordinaire, qui ne sauraient se faire une idée de la belle formation et de l'harmonie parfaite de la langue française, des richesses de sa phraséologie et de sa rhétorique, de la puissance et de la grandeur de sa parole, n'auront pas la capacité nécessaire pour venir à bout d'un problème si difficile.

Un maître tel que nous venons de le décrire, fera sûrement paraître notre principe déjà dans la sixième classe, mais dans la forme qui, d'après les règles pédagogiques, conviendra à ce degré. Il apportera aussitôt des soins particuliers à enseigner à ses élèves une prononciation tout-à-fait pure et correcte et, si tôt que possible, belle; car l'effet de tous ses efforts en dépendra pour la plus grande partie. Personne, excepté celui qui l'a éprouvé lui-même, ne peut s'imaginer à quel point une bonne ou mauvaise prononciation attire ou rebute le Français et tout étranger naturalisé dans les beaux pays de la civilisation française. Il n'en prêtera guère moins son attention aux livres à traduire, qu'ils soient faits de façon à inoculer à ses élèves une connaissance exacte et parfaite, un amour naissant du génie de la nation et de la langue dont ils s'occupent. Mais rien ne lui tiendra plus au coeur que de faire si tôt que possible, et déjà dans cette classe inférieure, les premiers commencements dans l'art de s'exprimer dans l'idiome français, et de bouche et d'écrit, toujours en vue des rapports personnels avec les naturels.

Celui qui est accoutumé à la pratique d'instruction usitée jusqu'à ce jour, pourrait être surpris de ce qu'on veut introduire dans la dernière classe des exercices de la parole libre, qui étaient jusqu'ici réservés à la première ou encore à la seconde. Mais d'après cette méthode on n'avait tenu compte que d'une seule espèce de ce genre d'écriture, la composition; on n'y avait pas pensé qu'il y a une gradation du petit et facile jusqu'au plus grand et plus difficile. Si cette échelle de problèmes de style, arrangée systématiquement, est dans l'esprit et les mains du maître, il ne sera pas difficile de trouver les plus aisés pour les inoculer à l'esprit de l'élève par un maniement convenable. Regardons de plus près cette échelle.

Le commerce des hommes entre eux, en tant qu'il se fait par la langue, a, comme tout le monde sait, deux formes principales, l'une par bouche, l'autre, qui gagne de jour en jour plus d'étendue et d'importance, par écrit. Pour le premier genre, c'est d'abord la conversation qu'il faut approprier aux élèves; en partie du moins, l'école ne pouvant pas parvenir à donner cet art complètement; puis c'est la lecture à haute voix de vers et de prose qu'il faut cultiver bien; alors il faut mettre ses soins au récit dans toutes ses nuances (l'anecdote, la fable, le conte, la narration etc.); enfin c'est le discours, le discours de circonstance principalement, et l'exposé dans toutes les formes, qui sont du domaine de l'école. Pour l'autre genre, celui par écrit, c'est le billet, auquel se joignent la carte et toute cette multitude de productions écrites qui sont en vogue dans le petit commerce des hommes familier, ce sont la lettre et la composition dans leurs formes différentes dont il faut enseigner la construction.

Après ce coup d'oeil que nous venons de jeter sur les formes variées du commerce de langue, nous retournons chez notre instituteur dans la sixième classe. Il commencera, dans le genre de la langue parlée, par enseigner une lecture véritablement française de quelques petits et faciles vers et de pareils morceaux de prose, et par faire bien raconter des anecdotes, des historiettes, etc.; pour l'écrit, il se contentera de faire écrire des billets sur des sujets tout simples. Pour l'intérêt à ces exercices on n'a rien à craindre, pourvu que les tâches soient arrangées de sorte qu'ils sont conformes à la manière de penser et de sentir de l'élève: dans les exercices de l'expression libre se trouvera bientôt un intérêt si vif et joyeux des jeunes gens, comme il ne paraît jamais dans ceux de traduire des phrases données; et bien que cette méthode, il faut l'avouer, demande une bien plus grande habileté et de plus grands efforts de la part du maître, les avantages acquis par elle, le récompenseront plus richement.

On ne peut d'ailleurs trop parler de l'importance de ces premiers commencements; car l'oreille des Français est si fine, leur sentiment si délicat, leur goût si exquis et sensible, que c'est la première chose qui est exigée, si l'on veut réussir à eux, de ne pas pécher contre les belles qualités de leur langue.

Nous ne pouvons ici nous empêcher d'appeler l'attention de nos lecteurs sur un procédé pas à négliger, ni dans cette classe ni dans une autre supérieure: c'est qu'on ne se lasse pas de graver dans le coeur de ses élèves, quelle grande chose que c'est, d'opérer avec effet non seulement par le discours et l'éloquence en général, mais préférablement en langue étrangère et surtout française. La vérité que l'estime qu'on a de quelque chose ou non, décide de son effet, n'est moins sûre pour le petit monde de l'école que pour le grand monde de la société civile.

Un autre point important est l'amour de notre sujet qu'il faut tâcher d'exciter par un moyen dont on a, je crois, profité encore trop peu. Cela se fait par de petits récits (ici encore en langue maternelle), mis à la portée de notre petit auditoire, qui systématiquement traiteront notre sujet, la France et les Français, et qui seront méthodiquement arrangés avec cet art psychologique (je veux que le maître soit psychologue artiste) qui produira toujours un effet sûr. Aussi ce procédé pédagogique n'est-il pas seulement fait pour cette dernière classe, mais, employé à propos et dans une forme convenable, pour toutes les autres. Les effets de ces récits, adroitement maniés, sont vraiment admirables.

Dans la cinquième classe (avec cinq leçons par semaine) il faudra rester encore dans la même sphère, si ce n'est qu'on fera travailler les genres donnés d'une manière plus variée, et qu'on tendra à une conception un peu plus prompte des productions demandées.

Avec la quatrième (quatre leçons par semaine) — la première des classes qu'on appelle les moyennes — nous nous approchons plus près de la solution de notre problème. Dans cette classe on peut déjà appeler à l'activité des forces d'âme bien plus puissantes. Principalement on fera bien d'opérer ici fortement par l'imitation raisonnée, cela veut dire par faire imiter la prononciation, les petits discours, les questions du maître, etc., donnés en français, en expliquant

en même temps les qualités et procédés particuliers de ces productions imitées. Cette imitation sera dorénavant même pour les classes supérieures et pour tous les deux genres de langage, le parlé et l'écrit, un moyen didactique de la plus grande importance.

Des autres procédés dans le genre parlé, il est à poursuivre la lecture à haute voix (dont je me dispense ici de donner les degrés méthodiques), la narration, le dialogue et la déclamation; mais toujours dans une forme qui s'attache à la vie sociale. Dans le même esprit il faut manier la lettre, genre d'écrire qu'il faut désormais exercer avec la plus grande application. Les manières de l'employer dans la vie ordinaire sont fort variées, et certainement elle est un des moyens d'opération les plus efficaces dans cette arène. Il faut y mettre d'autant plus de soins que les qualités les plus brillantes que les Français aiment et possèdent, abstraction faite de la conversation, éclatent le plus dans la lettre, qu'on s'est plu à nommer une conversation écrite.

De grande conséquence pour les progrès dans notre ressort est l'état des livres à traduire dont on fera usage en enseignant dans cette classe. Lire et traduire seulement des ouvrages entiers, comme *Guillaume Tell* par Florian et *Charles XII* par Voltaire, c'est ce que les experts dans le didactique ont déjà longtemps condamné, pour ne pas parler des abus que les élèves aiment à faire des versions de ces livres. On les a substitués par des collections appelées „Chrestomathies“, dans lesquelles on poursuit le louable dessein de produire dans elles une image reflétée de la vie nationale du peuple étranger; mais on ne parvient guères à tracer bien la linéature du caractère ou de l'individualité vivante de la nation. Pour nous il aurait été le plus désirable, de séparer dans la lecture et dans la traduction les divers buts littéraire, linguistique et pratique; mais si l'on ne voulait pas y consentir, il faudrait du moins accorder plus de place à la dernière tendance, et avec elle à la meilleure partie de la littérature de la trentaine et quarantaine de notre siècle avec leurs riches ressources de rhétorique et de phraséologie, qui réfléchissent cette tendance si bien.

Dans la troisième classe (quatre leçons par semaine) on continuera en général la même voie. On pourra bien outre cela faire composer de petits vers, toutefois n'y négligeant pas le point de vue d'un futur commerce possible avec cette partie du monde qui a de la teinture véritablement française.

A présent nous entrons dans le troisième district de notre domaine, les classes supérieures, et d'abord dans la seconde classe (quatre leçons par semaine). Avant de signaler les problèmes de cette classe, il faut d'abord observer que la répétition dont l'importance devient plus grande, plus on monte dans les classes, doit nécessairement s'étendre sur tous les genres nommés ci-dessus, afin qu'ils soient toujours présents à l'esprit; car un didactique qui agit selon des principes organiques, le jugera convenable que les choses à répéter iraient toujours à côté des choses à apprendre.

Pour cette classe il faudra élire les plus faciles parties des deux genres auparavant nommés, du discours et de la composition. Nous mettons ici en première ligne le discours de circonstance. Ce genre singulier est déjà longtemps admis chez les Anglais et les Français, dans une bien plus grande étendue que chez nous, et leurs discours à l'occasion des toasts de banquets, ont acquis une réputation universelle: certainement, obligé par les circonstances de temps, il faut que nous concédions à ce genre un rang plus élevé, comme Goethe l'a fait pour le poème cyclique. Encore sommes-nous tout-à-fait d'avis qu'on ferait fort bien de commencer dans cette classe les exercices de composer des vers du dit genre en langue française, et d'avoir du moins en vue l'art d'en improviser. D'ailleurs il ne faut point du tout discontinuer dans les classes supérieures les exercices de lire, de réciter et de déclamer avec art: dans la bonne compagnie française ces talents sont fort recherchés, et, en effet, cultivés à un degré assez haut.

Dans toute école réelle bien organisée on étudie déjà dans la seconde classe des anthologies françaises systématiquement arrangées, pour s'initier à la science de la littérature, et ce procédé sera d'autant plus louable que l'on en profitera pour y puiser des modèles et exemples

pour les éléments de la rhétorique et poétique; mais la littérature d'un peuple n'étant qu'un seul rayon que nous envoie l'esprit national, il nous intéresse le plus d'avoir tout le cercle radié de forces vitales qui sortent de cette belle étoile. Mais me sera-t-il permis en ce lieu d'analyser ce peuple individu? Oserai-je peindre l'organisation de ce beau corps, le considérer sous les rapports physiques, intellectuels et moraux, dans les relations publiques, domestiques et sociales? — Cela passerait trop les bornes de ce travail: contentons-nous de dire ici que toutes les occupations de l'éducation et de l'école qui seront vouées à notre objet, devront se converger sur ce seul centre. Car nous sommes assurément fort éloigné de l'intention que malveillance ou méprise pourraient nous supposer, de recommander si chaudement nos exercices pour une simple habileté et adresse à acquérir et pour des buts égoïstes par là à atteindre: nous affirmons, au contraire, que nous avons, outre le grand but moral qui est dans un rapprochement des nations séparées par la diversité des langues, le dessein bien considéré, non seulement d'expédier et de dépêcher par nos exercices la culture de l'intelligence et du caractère, mais aussi de contribuer, quelque peu qu'il soit, par une méthode rationnelle à une psychologie des peuples.

Par la même raison nous ne voulons pas voir négligé le dialogue. Il est sans contredit bien difficile de s'en occuper dans les écoles, mais si on ne l'étudiait pas, l'élève serait privé d'une des plus individuelles et des plus belles parties non seulement de la langue, mais encore de l'âme nationale française.

Nous voici arrivé à la première classe (quatre leçons par semaine). C'est dans elle qu'il importe fort beaucoup que l'école s'assure encore et pour la dernière fois si son élève s'est acquis toutes les connaissances et habiletés dont il est le devoir de cette mère nourrice intellectuelle de le pourvoir pour la vie réelle où il va bientôt entrer; s'il a imbibé profondément cet esprit qui doit le conduire s'il chancelle, le soutenir s'il s'affaiblit, le relever s'il tombe, le consoler s'il est malheureux sur ce chemin scabreux. Le maître doit dans cette crise à la fois sonder son élève et l'exhorter, convaincre, inspirer, enthousiasmer pour les trésors d'esprit dont il est lui-même le dépositaire engagé. Une récapitulation de tous les exercices faits dans le genre parlé et écrit, sera maintenant indispensable. Les derniers qui resteront à présent à faire, seront, outre la composition de vers et de discours continuée, à peu près ceux qui suivent.

Des exercices parlés ce sont les exposés que nous signalons d'abord, et entre eux principalement les référés. Dans ce genre il faut avant tout empêcher la latitude à laquelle l'Allemand, comme on sait assez, penche si fort, et qui serait moins à propos, plus on s'attachait à notre principe de correspondance avec l'étranger. Outre les exposés et les référés il faut qu'on cultive bien la discussion, et dans la forme de conversation, privée et sociale, et dans l'autre qui se présente en public en qualité de débats dialectiques, assez connus de nos jours par les congrès internationaux.

Un dernier genre qui s'approche de la discussion de conversation, nous reste encore à mentionner: ce sont les répliques vives et ingénieuses, dans lesquelles les Français ont toujours excellé, et qui sont si bien connues dans les cercles diplomatiques.

Sur la composition et ses formes variées nous n'avons pas besoin de nous beaucoup étendre, comme elle était, excepté la conversation, presque le seul genre d'expression libre auquel on a jusqu'ici pris goût dans les écoles; mais toutefois il y aura quelques changements à faire, exigés par notre principe, mais qui n'ont pas assez d'importance pour être expliqués en ce lieu. Nous ne pouvons cependant terminer la série de nos exercices, sans encore toucher une espèce de supplément du genre épistolaire: c'est la lettre officielle; mais pour la plus grande expérience qu'elle exige, nous en estimons l'exercice plus fait pour les classes supérieures, surtout pour la première, que pour les classes moyennes.

En terminant cette explication de nos principes, nous ne pouvons le taire que toutes les dites habiletés acquises auront alors seulement leur effet s'ils sont employées par un homme qui s'est approprié les principales qualités louables d'individualité et de caractère de la nation

française, qui sont particulièrement une vitesse comme la foudre, une conception heureuse et rapide, une sociabilité et communicabilité extrême, une richesse de précieux avantages de société, et surtout le grand art d'embellir la vie humaine. Toutefois nous ne pouvons le passer sous silence que l'effet même du meilleur discours a des bornes qu'on ne peut point passer, et qu'il n'est point du tout l'âme de la vie humaine, quoiqu'un des instruments les plus importants pour se communiquer et pour agir avantageusement.

Mais avec tout cela ne révoquera-t-on pas en doute si l'école, sans préjudice de ses autres obligations, pourra remplir tout ce que nous venons de demander? — De même que l'espace étroite donnée à nous, ne nous a pas permis d'exposer le détail de notre principe, et de la manière de l'employer pratiquement, de même nous ne pouvons ici que maintenir, mais pas prouver que, si l'on exécutait nos propositions, on n'embrouillerait point les saines fonctions de l'organisme de l'école.

Enfin il nous reste seulement à dire quelque chose sur trois conditions vitales de notre principe: ce sont les places d'instituteur, la façon de manier l'instruction, et les moyens d'apprendre.

Pour traiter d'abord de ceux-ci, il faut malheureusement assurer que les dictionnaires et les grammaires dont on se sert ordinairement dans les écoles, embarrassent fort les élèves, dès qu'ils se mettent à une production véritablement française, surtout du département de la vie sociale. Ces compilations ont trop peu fait pour nous désabuser de ces caricatures dégoûtantes qui aiment à se pavaner parmi nous, affichant les titres prétendus de Parler et Écrire le français.

Pour la manière d'instruire et la méthode, en suivant notre principe on ne pourra enseigner ni en dogmatisant ni en examinant uniquement; mais appuyant plus sur l'action de produire que sur celle de recevoir, il faudra qu'on enseigne préférablement par des exercices méthodiques, par des agons, pour ainsi dire, comme dans les jeux Olympiques. C'est ainsi qu'on pourra le mieux réussir à transplanter cet arbre magnifique, „la belle France,“ dans la salle d'étude. On aime à appeler la vie une arène: pourquoi l'école, cet institut préparatoire à la vie, ne la serait-elle pas aussi?

Quoi! dira-t-on peut-être, est-ce qu'un peuple étranger nous tiendra tellement au coeur que nous lui vouerons si beaucoup d'affection et d'amour? On y pourrait répliquer mainte chose; il suffira de citer la belle parole de Jules Michelet, dans son Introduction à l'Histoire universelle, qu'il est le but de l'histoire, qu'un saint empire de l'amour serait fondé sur la fraternisation de tous les peuples.

Enfin il nous faut dire un mot sur les forces didactiques, cela veut dire les maîtres. Nous en avons ci-dessus indiqué la qualité demandée. Il reste encore à souhaiter que ceux qui répondent à nos prétentions, et qui occupent une place qui les met en état de le faire, s'efforcent autant que possible de faire école, et d'établir par là un cercle de connaisseurs qui manquent tant encore en Allemagne. Comme il a déjà lieu dans l'empire des arts, il se fera alors dans le domaine de l'instruction que les maîtres artistes et les connaisseurs de l'art didactique se feront la courte échelle pour atteindre le grand but proposé, d'être les intermédiaires conciliateurs entre deux grandes nations civilisées.

C'est à ces maîtres artistes qui ne professent pas notre métier de langues modernes, qu'il me faut encore adresser quelques paroles. Certainement nous n'espérons de sympathie avec nous et notre principe que de ceux qui ont fait, comme nous, cette métamorphose parfaite et cruellement pénible d'une linguistique pseudo-française dans une connaissance du véritable français: mais nous désirons du moins le consentement de ceux qui n'avouent pas seulement qu'il est un art d'enseigner, mais qui le pratiquent de tout leur coeur et qui se rendent compte sur les principes par la discussion.

Je finirai par une remarque qui expliquera la relation de notre principe à celui de la culture de l'esprit, surtout de celle qui s'appuie sur la science. En donnant à l'art d'enseigner un rang si élevé, nous n'avions pas seulement en vue cette partie qui est le résultat du talent,

de l'application, de l'ardeur de l'ambition, nous n'embrassons pas seulement l'amour sincère et désintéressé pour lui: mais nous voulions cet art employé par une âme compatissante et un coeur ardent qui s'efforce de débarrasser et rendre heureux ses prochains. Avoir cette âme, ce coeur, cet esprit de l'humanité, et les inspirer à la jeunesse leur confiée, c'est l'affaire des vrais éducateurs. Dans cet esprit, qui nécessairement fait se dépouiller de l'égoïsme, est (si j'ai bien compris Herbart et d'autres philosophes) le vrai principe de la culture de l'homme. Ce ne sont que les connaissances senties, dit Herbart, qui sont propres à produire de la culture. Ainsi se fait la belle union de l'art avec la culture par l'intermédiaire du coeur et des sentiments sympathiques.

Pour l'autre principe allégué, la science, nous savons certainement bien, que coeur n'est pas encore science, de même que nous savons que science n'est pas encore coeur. Mais puisque toute vraie analyse de l'idée de science et d'érudition philosophique y doit toujours revenir que les points essentiels en sont l'organisation systématique, l'ordre méthodique, la progression fondée sur les principes et la généralité et nécessité des résultats, nous ne reculons pas devant le problème d'unir ces qualités avec les efforts artistes pour obtenir d'heureux succès de la manière indiquée, afin d'en faire naître une production harmonique, théorique et pratique.

Pour réduire notre problème en peu de mots, nous dirons qu'il est de former des connaisseurs de l'individualité nationale française, et des maîtres de l'art d'agir sur elle par le discours écrit et parlé. Nous y ajoutons cependant exprès que nous ne voulons pas par là déroger à la belle destination de la langue française, ce riche filon d'or de l'humanité, d'être exploitée au profit de l'homme théorique pour y gagner de belles et vraies sensations, sentiments, intuitions, idées, pensées et connaissances rationnelles et spéculatives.